
Des idéologies discursives antagoniques à l'affrontement des formations discursives. Contexte raciste et antiphonie discursive dans *la croix du sud* de Joseph Ngoué.

Omer TAKAM

Université de Buea, B.P. 63 Cameroun
omertakam@gmail.com

Reçu : 05/07/2023,

Accepté: 14/11/2023,

Publié: 31/12/2023

From Discursive Antagonic Ideologies to The Confrontation of Discursive Formations. Racist Context and Discursive Antiphonia in *The Southern Cross* of Joseph Ngoué.

Abstract

The Southern Cross is an exposition of the racial conflict which opposes the black race to the white race dominating. The inequality instituted by the White as regard to the Black is translated by the enslavement of the latter who is deprived of the right of speech, does not have right and whose freedom is denied by the White who has made of him his slave and intends to keep dwell that relationship of enslavement, which the Black is determined to break. Thus show up two discursive formations which antagonism dwells on the ideology which characterizes each group. One therefore deals with two ideological formations whose one, the white, is rooted on the racist ideology that she wants to keep for ever, and the other, the black, built on the revolutionary ideology in reaction to the racist ideology. The revolutionary discourse is raised against the racist discourse, giving place to a discursive antiphonia. Enslaved because look upon as unworthy and infamous, the Black finds to be of no value to the eyes of White and sets into revolution. The analysis of that denial of the coloured being is carried out by the convocation the discourse analysis theory, by following the analytic order. The objective of this work has been to describe the injustices done to Blacks by Whites, the denial of their rights and of the value of their human ontology. The analysis consists in showing the strategies used by Blacks to get free from the jog of the White enslavement. It targets at showing that racial equality is possible, that the Black can get to have equal right and treatment as other races.

Key-words: enslavement, revolution, discursive formations, racist discourse, revolutionary discourse.

Résumé

La Croix du Sud est une exposition du conflit racial qui oppose la race noire assujettie à la race blanche dominatrice. L'inégalité instituée par le Blanc à l'égard du Noir se traduit

par la réduction en esclavage de ce dernier qui n'a plus voix au chapitre, ne jouit d'aucun droit et dont la liberté se trouve hypothéquée par le Blanc qui a fait de lui son esclave et entend pérenniser cette relation d'asservissement que le Noir est résolu à abroger. Transparaissent ainsi deux formations discursives dont l'antagonicité réside sur l'idéologie qui caractérise chaque groupe. On a alors affaire à deux formations idéologiques dont l'une, la blanche, est enracinée dans l'idéologie raciste qu'elle veut pérenniser, et l'autre, la noire, construite sur l'idéologie révolutionnaire en réaction à l'idéologie raciste. Le discours révolutionnaire s'érige contre le discours raciste, donnant lieu à une antiphonie discursive. Asservi parce que regardé comme indigne et infâme, le Noir n'est d'aucun prix aux yeux du Blanc et engage la révolution. L'analyse de ce déni de l'être de couleur s'est faite par la convocation de la théorie de l'analyse du discours, via la démarche analytique. L'objectif de ce travail s'est voulu de décrire les injustices faites aux Noirs par les Blancs, la méconnaissance de ses droits et le déni de la valorisation de son ontologie humaine. L'analyse consiste à montrer les stratégies utilisées par les Noirs pour s'affranchir du joug de la servitude blanche. Elle vise à montrer que l'égalité raciale est possible, que le Noir peut parvenir l'égalité de droit et de traitement que les autres races.

Mots-clés : esclavage, révolution, formations discursives, discours raciste, discours révolutionnaire.

Introduction

La Croix du Sudest un drame écrit par le camerounais Joseph NGOUÉ qui traite du racisme. Cette thématique est d'une actualité brûlante dans notre présente société et d'une cuisante préoccupation. Elle demeure un enjeu majeur dans le monde contemporain, tant aucune solution n'a encore été trouvée pour l'éradiquer. Cette solution, l'œuvre de Joseph NGOUÉ nous la propose. Ce texte aborde la thématique du racisme en donnant à voir l'esclavagisation du Noir par les Blancs. Le Noir se trouve dominé, asservi, marginalisé et domestiqué par le Blanc qui en a fait son marche-pied. C'est à travers un code qui gouverne la relation entre les deux races, lequel consiste en des lois qui assujettissent le Noir au Blanc, que s'ancre le socle de la domination du Blanc sur le Noir. Faisant voir la prise en otage du Noir par le Blanc au travers du système raciste, l'œuvre montre la révolte des Noirs à s'affranchir du joug blanc. L'on assiste à une aspiration des Noirs à recouvrir leur liberté hypothéquée par les Blancs. Se schématisent de ce fait deux formations discursives qui s'affrontent dans ce drame : les Blancs, formation discursive à laquelle s'opposent les Noirs, formation discursive adverse, d'où l'antiphonie discursive qui met aux prises l'affrontement des deux positionnements discursifs et idéologiques. Ce qui caractérise ces deux formations discursives, c'est l'idéologie

que chacune défend. C'est d'ailleurs en cela que ces deux formations discursives sont des formations idéologiques. La formation discursive blanche défend l'idéologie du racisme dont elle est l'instigatrice et œuvre à sa pérennisation. A elle s'oppose la formation discursive noire déterminée à faire écrouler la politique raciste, positionnement idéologique qui constitue l'idéologie révolutionnaire qui la démarque. Le texte est une mise en spectacle discursive de l'affrontement de ces deux idéologies. L'objectif de ce travail est alors de montrer comment ces deux discours sont élaborés et s'affrontent en tant que systèmes de pensées.

Le racisme se manifeste dans le texte en un déni de reconnaissance de la dignité du Noir, un déni de ses droits et de sa liberté. Cette thématique remet en cause le problème même des droits de l'homme, cher à notre temps. Le refus du Blanc de tenir le Noir pour son égal soulève le problème de la légitimation du Noir par le Blanc qui ne le traite pas comme un être à part entière. Ceci nous amène à formuler les questions ci-après : comment se manifeste linguistiquement le discours de l'asservissement et de la domination du Noir par le Blanc, et comment le Noir réagit-il face à son oppression ? Sa réaction face à son oppression profile-t-elle une fin de l'ère blanche et la modélisation d'un monde nouveau ? Quel est l'avenir du Noir dans ce monde, autrement dit comment se profile le devenir du Noir dans ce monde où il est désavoué ? L'œuvre est une tentative de réponse à ces questions, elle entrevoit un avenir pour les Noirs. La compromission de l'existence du Noir ne compromet cependant pas son avenir. C'est en cela que se trouve la pertinence de nos hypothèses établies : le texte ferait observer un discours de domestication et d'assujettissement de l'être de couleur qui serait à l'origine de sa rébellion pour la recouverte de ses droits fondamentaux. La révolte du Noir en regard de son asservissement tendrait à se saisir comme des signaux qui présageraient la fin de l'hégémonie blanche et l'émergence d'un monde nouveau. Ce qui laisse entrevoir que l'avenir du Noir est bien possible dans ce monde négrophobe. Se dessine ainsi l'objectif de ce travail, qui vise à décrire les injustices faites aux Noirs par les Blancs, de la méconnaissance de leurs droits et du déni de la valorisation de leur ontologie humaine.

L'objectif premier est de montrer les stratégies qu'usent les Noirs pour se sortir du joug de la servitude blanche, tout en épousant l'esprit du dramaturge, que l'égalité raciale est possible, que le Noir peut parvenir, à force de lutte, à obtenir l'égalité de droit et de traitement que les autres races.

Ces objectifs que nous fixons à ce travail seront démontrés en partant de la théorie de l'analyse du discours, attendu qu'il s'agit d'analyser les discours produits

par les formations discursives antagoniques. Cette théorie se veut d'étudier un discours en prenant en compte les paramètres historiques qui l'ont fait naître. Il s'agit de l'étude du discours inscrit dans un contexte social. Maingueneau (18 : 1976) affirme à cet effet qu'elle « a pour spécificité de chercher à construire des modèles de discours en articulant ces modèles sur des conditions de production ». A cet égard, Charaudeau et Maingueneau (42 : 2002) affirment que l'analyse du discours étudie « la relation entre texte et contexte ». Quand Molinié (14 : 2001) envisage le discours comme « la réalisation matérielle et personnelle du langage », il convient d'étudier ce qu'énonce le sujet dans son dire, ce dire constituant alors le texte, l'objet à analyser. Voilà pourquoi Sarfati (13 : 2005) affirme que le discours « est l'objet de connaissance de la discipline », tandis que le texte est « son objet empirique ». Tout texte étant du « discours émis et reçu » (Molinié, 47 : 1998), Grawitz (325 : 2001) pose que l'analyse du discours « part du principe que les énoncés ne se présentent pas comme des phrases ou des suites de phrases mais comme des textes ». En admettant avec Fromilhague et Sancier (28 : 1991) que « tout texte littéraire est en effet un discours », c'est ce discours axé sur le conflit racial que nous nous donnons l'objectif d'analyser, pour étudier leur mode de construction et en délivrer le sens.

C'est par la démarche analytique que nous entendons procéder au décryptage des discours produits. Cette démarche consiste à étudier la manière dont les mots sont structurés dans la phrase, leur mode de construction. C'est de Dubois (36 : 1994) que provient la définition de ce mode d'analyse, qui affirme : « Un jugement est dit analytique quand il est nécessairement vrai, sa véracité étant assurée par les propriétés sémantiques des mots qui le constituent et par les règles syntaxiques de la langue qui mettent ces mots dans un certain type de relation. » L'analyse du sens de ce conflit sera abordée en le scrutant sous trois points : la domination du Noir par le Blanc, la révolte du Noir face à son asservissement et la projection de sa libération de la sujétion blanche.

1. La contextualité du présent : la domination du Noir par le Blanc

L'œuvre met en scène deux communautés raciales en conflit du fait de leur dichotomie au regard de la couleur de leur peau. Ce conflit est marqué par la domination de la race blanche sur celle Noire. Le terme "domination" vient, aux dires de Grawitz (131 : 2004), du « *lat. dominare : être maître, exercer la souveraineté* », et signifie « faculté d'imposer sa volonté ou d'exercer une influence déterminante sur un groupe ou une personne ». Cette domination blanche se manifeste par la morgue de supériorité raciale du Blanc sur le Noir, l'asservissement du Noir et le drame de son existence.

1.1. La supériorité naturelle du Blanc sur le Noir

Du fait de la couleur de sa peau qu'il estime plus belle que celle noire, le Blanc s'estime supérieur au Noir. Cette morgue de grandeur est transcrite du discours du messenger qui, convié par Pala à engager avec lui une rixe, s'esquive en donnant comme raison à son retrait l'inégalité de valeur qui les oppose, et laquelle ne lui permet pas de s'abaisser en s'autorisant une bagarre avec un être de piètre importance, ce qui conférerait même de la valeur au Noir d'avoir pu lutter avec un Blanc. C'est fort de cela qu'il allègue à son adversaire Noir : « Changez de peau. Contre un inférieur, je ne me battrai pas. » (p. 75). Son interlocuteur Noir est nommé par un substantif péjoratif et hiérarchisant : « inférieur », par lequel il le catégorise. Le Noir se voit attribuer un nom : « inférieur ». On a affaire à un terme classifiant qui place le Blanc au-dessus du Noir. Ce terme est un idéologème, en ce sens qu'il est véhiculaire de l'idéologie du racisme. Cet idéologème traduit un positionnement discursif qui est révélateur de l'ancrage idéologique de cette surface discursive. L'idéologisation du racisme se révèle de la proposition « changez de peau », par laquelle cette surface discursive idéologise l'inégalité entre Noir et Blanc, qui réside sur la couleur de la peau. Parce que la peau du Noir est sombre et donc différente de celle du Blanc, alors il est inférieur au Blanc. C'est sur cette épiderme que réside l'idéologie du racisme et l'idéologisation de la différence à l'origine du déni du Noir. Elle constitue la serve nourricière de la construction de cette formation idéologique dont les verbalisations sont indicatrices de leur pôle idéologique. La catégorisation du Noir comme inférieur au Blanc se fait claire quand le même messenger, contestant Suzanne qui prétend que sa fille Judith est Blanche, dit : « Une race inférieure ne saurait donner le jour à un être intelligent. » (p. 60). Le syntagme nominal « une race inférieure » réfère à la race noire qui se trouve de la sorte désignée et catégorisée comme une race en-dessous de l'ontologie humaine. L'idéologie raciste se trouve ainsi constituée et ayant une âme, un système de pensée : l'infériorisation du Noir au Blanc, du fait de la couleur de sa peau.

On peut encore entendre le même messenger répondre à Wilfried quand celui-ci tient les Blancs venus civilisés l'Afrique pour des aliénés, par cette interrogation rhétorique : « Des fous, des hérétiques ont civilisé le Sud. Y a-t-il meilleure preuve de notre supériorité naturelle ? » (p. 67). Le syntagme nominal « notre supériorité naturelle » fait de la supériorité blanche sur celle noire un fait de la nature, une hiérarchisation de l'ordre du destin. D'ailleurs, n'y a-t-il pas déjà du destin dans l'origine même du mot "hiérarchie", qui, à en croire Picoche (276 : 2009), vient du « grec hieros « sacré ». Ce qui est sacré est de la volonté du Divin. C'est cette

volonté du destin plaçant le Blanc au-dessus du Noir qui amène Suzanne à dire à son mari dont les origines noires ont été révélées : « Assumez votre fonction et laissez-nous vivre. Si chacun choisissait son existence au mépris de la sagesse divine, la terre n'aurait compté que des maîtres. Un état de violence aurait décimé cette race de seigneurs, chaque maître voulant en asservir d'autres. Il n'existe pas de maître sans esclave, mais ne devient esclave que l'esclave en puissance » (p. 29-30). La locutrice désigne sa race du syntagme nominal « race de seigneurs ». C'est d'autant le complément du nom « seigneurs » qui est ici révélateur, il traduit la perception qu'a le Blanc de lui-même : un seigneur. Ce terme est un titre de noblesse et de majesté Le Blanc se tient, face au Noir, pour un roi, donc celui-là qui doit être servi. D'où la mise en structure de surface des termes classifiants « maître » et « esclave », le premier référant à la race blanche, le second à celle noire. La relation est ainsi établie entre les deux races, où l'une commande, la race blanche, et l'autre obéit, celle noire. Une hiérarchisation de la relation qui échoit le Noir au service du Blanc. La discursivité de l'inégalité de valeur entre Noirs et Blancs orchestrée par le Blanc pour dénier le Noir épouse ces propos de Yaguello et al. (115 : 2003) pour qui le langage est « classant », car il permet de distinguer entre les groupes sociaux ». L'idéologie de la domination blanche se trouve de ce fait établie, comme relevant de l'ordre du destin. Se constitue ainsi l'idéologie du racisme et de la domination du Blanc sur le Noir. Cette idéologie se traduit par la subordination du Noir au Blanc.

1.2. L'asservissement du Noir par le Blanc

La supériorité raciale établie par le Blanc pour dénier le Noir se transcrit par son asservissement au pied du Blanc. Celui-ci tient le Noir pour celui dont le sort est échu à le servir. Ainsi, dès lors qu'Axel, maître d'hôtel de Wilfried, est instruit des origines noires de son patron, il inverse leur relation, s'octroie la place de celui-ci et lui attribue la sienne. C'est ce qui se lit de son discours à l'adresse de ce dernier, quand celui-ci, malgré le ton de condescendance que son employé manifeste à son égard, lui enjoint de déguerpir les lieux, ce à quoi sa femme Suzanne s'interpose et fait savoir à son mari que c'est à lui de quitter les lieux, et c'est là qu'Axel s'oppose à l'avis de cette dernière en déclarant : « Qu'il reste et me serve dans la joie ! Je serai magnanime, et surtout je m'offrirai un plaisir vif chaque fois qu'entre ces murs ma voix retentira pour dire : « Allez ouvrir, Wilfried ! Wilfried, apprêtez mon cheval, faites venir Karmis, conduisez les invités au salon d'honneur ! » Sachant désormais ce qu'il est, mon ancien maître n'aura ni le courage de se révolter, ni la force de me nuire. [...] (*Se tournant vers Suzanne.*) Moi, je le servais. Toute la ville le servait. (*S'adressant à Wilfried.*) Aucun Blanc ne vous pardonnera d'avoir inversé les rôles.

Le soleil se lève à droite et se couche à gauche, le jour naît de la nuit. Il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Je vous protégerai. » (p. 40). Le verbe « servir », le discours en hétérogénéité montrée « allez ouvrir, Wilfried ! Wilfried, apprêtez mon cheval, faites venir Karmis, conduisez les invités au salon d'honneur ! » font sentir de l'ironie, une ironie de situation : celui qui commandait est devenu celui qui reçoit des ordres de celui qu'il commandait. Ces éléments font lire le mépris du sujet blanc envers le sujet noir. Sentiment que relève d'ailleurs Aristote (272-273 : 2007) de l'ironie, quand il affirme : « dans l'ironie il y a du mépris ». En prenant la place de son patron et en lui cédant la sienne, Axel le nargue en lui intimant des ordres. Axel se moque de la sorte de la situation ridicule de son patron noir, qui ne peut réagir à ses airs de condescendance à son égard, parce que Noir. Ces éléments déclinent la place servile du Noir dans la terre du Sud, et consacrent son asservissement au pied du Blanc. Ils schématisent la relation dialectique entre les deux races : l'une sert, le Noir, l'autre est servie, le Blanc. Tel est l'ordre de la relation entre les deux races et les rôles sociaux qui les distinguent. Et c'est pourquoi Axel prémunit Wilfried, pour s'être fait servi alors qu'il était Noir, en lui énonçant : « Aucun Blanc ne vous pardonnera d'avoir inversé les rôles ». Les rôles sont connus et ne doivent pas être trahis. Wilfried les a trahis en se faisant servir alors qu'il est Noir, le Noir ne devant que servir et non être servi. C'est ce que sous-tend les propos de cette surface discursive quand il affirme « le soleil se lève à droite et se couche à gauche, le jour naît de la nuit. Il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps », qui consacre l'intangibilité du rôle de subordination du Noir vis-à-vis du Blanc. Le procès « protéger » ne vient qu'en réaffirmation de la suprématie du Blanc et de son autorité sur le Noir.

Une autorité qu'Axel fait également sentir à Karmis, le chauffeur de Hotterman. Alors que ce dernier a émis sa démission de son poste de travail, Axel s'y oppose en lui disant : « Vous vouliez partir, je le sais. Mais il y a le risque d'une poursuite judiciaire pour abandon de poste et incitation à la révolte ». (p. 38). L'on note de ce discours d'Axel que le Noir n'a pas de libre arbitre, il est contraint à travailler pour le Blanc, ce qu'atteste le syntagme nominal « risque d'une poursuite judiciaire pour abandon de poste et incitation à la révolte », structuré en surface textuelle par le locuteur blanc pour prémunir son allocutaire de sa décision préjudiciable. Ainsi le Noir est échu à travailler pour le Blanc. Quand Karmis persiste dans sa décision à se défaire de sa fonction, Axel lui déclare : « Vous choisirez entre la prison à vie et mon manoir. » (p. 39). Se comprend ainsi que ce sujet Noir n'a pas d'alternative, sinon il se verra jeté en prison. Se saisit de ce fait que le Noir n'a pas de volonté, sa volonté est de faire la volonté du Blanc. Mais vivre sans volonté, vivre sans être soi, n'est pas

l'apanage de tous les Noirs. Karmis est décidé à désormais faire sa volonté et non celle du Blanc, une décision qui le conduit au drame.

1.3. Le drame de l'existence du Noir

La société du Sud est régie par des lois racistes qui régissent la sujétion du Noir au Blanc. Toute entrave à ces lois est punie de mort. C'est le cas de Karmis qui, de sa rébellion à observer ces lois, est voué à la mort. C'est ce à quoi fait référence Hans quand il dit à ses interlocuteurs : « Nous avons été pris, Irma et moi, dans un immense cortège de voitures, de cavaliers et de piétons. Partout, des fusils, des pals, des lasso, des fourches et des croix. Un silence impressionnant cachait mal une sourde colère. On nous a informés que les Blancs voulaient, cette nuit même, laver un affront, châtier un coupable » (p. 46). Les syntagmes verbaux « laver un affront », « châtier un coupable » décrivent le contexte, qui est celui de l'exécution d'un Noir par les Blancs du fait de sa désobéissance. Ce qui concorde avec les propos de Reboul (1964 : 1980) pour qui dans le conflit idéologique « transgresser le code n'est pas seulement une erreur, mais une faute, parfois un crime ». C'est le crime de l'insoumission de Karmis aux codes antinoirs qui vaut son exécution. La figure d'énumération est mise en œuvre pour décrire la mobilisation de la population blanche à cet effet. On a d'abord le contingent humain décrit par le syntagme nominal « cortège de voitures, de cavaliers et de piétons », décrivant les moyens de mobilité utilisés par les assaillants pour parvenir au lieu d'exécution. On a ensuite la description des instruments à utiliser pour l'exécution, lesquels se délivrent de la figure d'énumération « des fusils, des pals, des lasso, des fourches et des croix », dépeignant une situation de guerre. Le caractère meurtrier de ces instruments montre que le coupable n'a point de chance de s'en sortir vivant. Au contraire, on y lit des instruments servant à administrer à la victime une mort atroce, horrible. Et justement, Karmis fait l'objet d'une exécution tragique. Le récit de son exécution horrible est narré par Axel qui dit à Suzanne, décrivant la réaction des femmes blanches devant l'exécution du Noir : « Leur ardeur s'est altérée lorsque Karmis, ivre de coups, de crachats et d'injures, mais vociférant jusqu'au bout le mot « Liberté », a expiré. J'ai vu des femmes reculées d'horreur, comme si, pauvres créatures, elles ne réalisaient l'enjeu de cette nuit » (p. 65). Les compléments du nom : coups, crachats, injures, font lire les différentes tortures qu'a subies Karmis jusqu'à expiration. Le substantif « horreur » décrit le traitement inhumain du sujet Noir par les Blancs.

Comme Karmis, Wilfried est amené à connaître le même sort. Son crime, comme le déclare le messager, est « la jouissance des privilèges réservés à notre race. » (p. 50). Pour avoir partagé et goûté au quotidien de félicité du monde blanc

qui le tenait pour un Blanc alors qu'il est un Noir, Wilfried doit payer le prix de ce temps de bonheur par sa vie. C'est ce que lui signifie le messenger qui lui énonce : « Et vous, Hotterman, écoutez. Pas un seul membre du Cercle d'Émeraude, des Aigles aux Patriarches, n'a cru à votre innocence. Vous savez ce que vous êtes : un usurpateur. On chercherait en vain l'institution publique dont vous n'avez pas tiré parti. Le gouvernement, l'Assemblée, le Sénat, le Conseil économique vous ont couvert d'honneurs, la police vous protégeait. L'Université, l'académie ont chanté vos découvertes. Vous étiez un monument, on vous a déboulonné. Ceux qui vous ont aimé, admiré, adulé, redouté, ragent d'avoir eu affaire à un imposteur. Malgré tous ces crimes, nous vous accordons le bénéfice du doute. Vous signerez vous-même votre condamnation. Sellez votre cheval le plus rapide. Choisissez votre route. Si vous réussissez à traverser le Grand Fleuve avant cinq heures, vous aurez la vie sauve. Dans le cas contraire, à partir de cette heure, n'importe quel Blanc aura le droit et le devoir de vous abattre. » (p. 60). Le substantif « usurpateur » traduit le motif de la condamnation de Wilfried, et le procès « abattre » la conséquence. Le sort de Wilfried est sans appel : il devra être exécuté. Et c'est devant l'inexorabilité de son sort que l'on peut l'entendre se lamenter : « Je vous répondrais volontiers si les mots pouvaient traduire mon drame. Contre moi, toute une ville s'est liguée, la ville que j'ai servie et tant de fois sauvée. Dépouillé de tout, esseulé, isolé, solitaire au milieu de tant d'hommes, croyant même que ma fille fuyait mon infamie, j'ai touché le fond de l'abîme, mais pour me retrouver. Lorsque dans ma nuit, sous un ciel éclatant, j'ai vu des flammes vives dévorer Karmis, quelque chose comme un voile est tombé de mes yeux. » (p. 72). Le substantif « drame » en conjonction avec l'énumération « dépouillé de tout, esseulé, isolé, solitaire », donnent à lire un être étranglé par les soucis et prostré. Surtout le syntagme verbal « toucher le fond de l'abîme » traduit la profondeur de sa déréliction. C'est éprouvant de ce fait l'horreur du racisme et de sa pratique inhumaine que le locuteur noir se convainc : « Tout ce que d'un autre homme un homme peut subir, les Noirs l'ont enduré. Une lente mise à mort, une longue agonie. » (p. 78). L'anadiplose « homme/homme » traduit l'antagonisme entre deux êtres : le Blanc et le Noir, caractérisé par le supplice du second par le premier, que transcrivent les procès « subir » et « endurer », qui décrivent la maltraitance du Noir par le Blanc. L'exemple de Karmis en est une vive illustration. La description de l'horreur de son exécution est transcrite par le syntagme nominal « des flammes vives », dénotant l'impitoyabilité des Blancs envers les mutins Noirs ; une mort tragique qui se veut de décourager toute tentative de rébellion contre les lois racistes.

Il résulte de cette analyse que le Blanc se regarde comme supérieur au Noir, et pour ce a fait de lui son marchepied. L'ayant réduit à son servent, un servent qui n'a ni droit ni libre arbitre, il jouit de toute autorité sur lui. Le Noir ne dispose pas de lui-même et n'a de volonté que de faire la volonté du Blanc. Sa soumission est enfermée dans des lois qui le contraignent et le maintiennent dans la servitude. Et toute infraction à ces lois n'a de conséquence que sa condamnation à mort. Les lois et codes racistes sont mis en vigueur par cette formation idéologique pour idéologiser la domination blanche sur la race noire et garder à jamais assujetti le Noir au Blanc. Devant une vie encastrée dans l'anéantissement de l'être, le Noir ne se sent plus de choix si ce n'est de briser le joug de sa servitude.

2. La révolution du contexte du présent : la fin de la domination de la race blanche sur celle noire

Le Noir est dominé par le Blanc. Une situation indigne qu'il ne regarde pas d'un œil quiet, mais d'un œil d'éveil, décidé à passer à l'action, qui commence par l'éveil et la prise de conscience du Noir du drame de sa vie, puis par l'appel à la révolution, qui se parachève par l'entrée en action de la révolte.

2.1. L'éveil et la prise de conscience du Noir du drame de son existence

Le peuple noir face à son drame n'entend plus rester dans l'inaction. Se mobiliser et conjuguer les efforts pour affronter l'ennemi constitue la raison de l'adresse de Karmis à Pala, qui, enlisé dans la servitude blanche, s'en est résigné. Voilà pourquoi Karmis se veut de l'amener à prendre conscience de son sort et de la nécessité d'en sortir, en lui tenant un langage aussi sensibilisateur qu'émouvant : « Pauvre Pala ! Il aimerait mieux surveiller un autre Noir anonyme, inconnu. Qu'est donc devenu le Lion de Zihngara qui tint la main du Colibri à la sortie des enceintes souterraines, sous le regard émerveillé des filles ? De mémoire d'homme, trois adolescents seulement portèrent le nom du fauve sacré. Tous furent de grands guerriers. Le quatrième devait fermer le carré annoncé. Jamais l'hiérophante ne se trompe de surnom. Et pourtant !... Tout serait-il perdu, Lion de Zihngara ? » (p. 56). L'indifférence de Pala à sa condition sociale d'asservi constitue la raison de son interpellation de Karmis, le conviant à songer à rompre les chaînes de la servitude, d'autant plus qu'il a un surnom qui l'y prédispose : « Lion de Zihngara ». Une métaphore qui met en évidence sa force physique, sa redoutabilité et la terreur qu'il représente. A l'image des autres qui ont porté ce même surnom et l'ont incarné, la spectacularisation de cette métaphore devient alors une interpellation adressée à Pala à remplir la mission que lui assigne son surnom. Il reste le dernier sur la liste et ne

devrait pas déroger à cette charge que ses prédécesseurs ont portée avec fierté. A cet égard, l'interrogation rhétorique : « tout serait-il perdu, Lion de Zihngara ? » s'appréhende comme une prière à intégrer la caste des géants qui ont porté ce surnom et sont rentrés dans l'histoire. C'est aussi par une question rhétorique que Wilfried s'interroge sur l'avenir de l'humanité consécutivement à l'inhumanité du Blanc envers la race humaine, ainsi qu'il l'énonce : « des enragés sans foi ni loi mettront-ils en échec l'avenir des galaxies ? » (p. 72). Le syntagme nominal « des enragés sans foi ni loi » réfère aux Blancs, dont le syntagme prépositionnel « sans foi ni loi » caractérise leur âme raciste, qui est celle des êtres animés d'ambitions humanophobes. Cette question rhétorique sonne alors comme une alarme que cette surface discursive émet pour amener le monde à prendre conscience de la nécessité de mettre fin à leur nuisance. D'où l'appel à la révolution.

2.2. L'appel à la révolution

La révolution passe par la mobilisation des hommes en les amenant à partager la cause juste et à éprouver le désir de rétablir le tort commis. C'est ce que fait Wilfried quand il s'adresse aux partisans à la révolution en ces termes : « Ne songez pas à venger un ami. Libérez un peuple, ressuscitez une race, sauvez le Sud. » (p. 77). L'appel à la révolution se fait sous fond de lamentation. Les procès « libérer », « ressusciter » et « sauver » traduisent la situation d'un peuple opprimé et terrorisé, dont le triste sort se saisit comme une urgence à agir. Notamment, les deux derniers lexèmes, « ressusciter » et « sauver », sous-entendent que la condition sociale du Noir est horrible et insupportable. Le Noir n'est plus qu'un mort-vivant. Il n'a plus de vie, il faut la lui redonner. Le mode impératif qui structure la conjugaison de ces verbes connote l'impérativité de la situation, qui sonne comme une urgence à agir. Le parallélisme formel qui structure la construction asyndétique de cette mise en spectacle linguistique du mode injonctif se saisit comme les différents tableaux du mal-être noir que le sujet discoureur donne à déplorer, mû par le désir d'amener le Noir à prendre conscience de mettre fin à sa martyrisation par le Blanc.

C'est dans cette même optique qu'il faut démystifier cette autre adresse de Wilfried à Pala, quand il lui déclare : « Lion de Zihngara, sauvez le Sud, éteignez les feux de l'enfer, redonnez à l'homme tout le champ du possible. » (p. 77). Le mode injonctif dans lequel se voient conjugués les verbes « sauver », « éteindre » et « redonner » sont des injonctions que l'agent discursif enjoint à son partenaire de race, afin qu'il ne se dérobe pas à la mission qui lui est ainsi assignée : affranchir la race noire de l'esclavagisation blanche. Une mission que le notaire ne veut point qu'elle soit le fait du seul Pala, mais de tous les Noirs, de tous les militants à la cause

noire, ainsi qu'il dit : « par sa fin généreuse, mais cruelle, Karmis a bouleversé Wilfried. L'un et l'autre nous confient cette mission : réaliser dans un monde nouveau la liberté pour tous. Suivons ces visionnaires et traçons un sillon que d'autres prolongeront. » (p. 91). De cet énoncé, les procès « suivre » et « tracer » sont à prendre comme une exhortation de l'homme de loi à l'adresse du monde noir à s'engager sans retenue dans la lutte pour la reconnaissance de leur liberté. Popin (44 : 1993) ne perçoit pas sous une autre valeur l'emploi de l'impératif, qui est, pour lui, une « interpellation du destinataire ». Cette interpellation n'est pas tombée en mauvaise oreille, des Noirs s'en étreignent et sans tarder donnent le ton à la révolution.

2.3. La révolte noire et l'affirmation de soi

Le temps de la soumission et de l'obséquiosité est révolu. Le temps de l'obéissance aveugle et béate, de la volonté morte est dépassé. Est venu le temps de l'auto-détermination, de l'affirmation de soi et de sa volonté. Se montrer digne et valoriser sa personne est ce qui détermine la volonté du Noir, dont Karmis se montre le pionnier de cette révolution d'esprit. Il en fait une démonstration à la face même de son maître blanc, quand celui-ci demande à Axel de le faire venir, et qu'une fois en face de lui, Karmiss'indigne du comportement répréhensible de son maître d'hôtel à son égard, dans son domicile, se déchaîne devant son maître en lui disant : « votre maître d'hôtel a voulu, tout à l'heure, dans ma maison, jouer les grands patrons. Mon sang n'a fait qu'un tour. Et si, pour venir ici, nous n'avions pas pris des chemins différents, ce misérable aurait vu plus d'étoiles que n'en contient le ciel d'aujourd'hui. J'en ai assez de vous subir ; depuis longtemps, j'attendais un moment propice qui m'eût permis de vous dire quelques vérités en face avant de jeter cette défroque. Adieu Monsieur Wilfried ! Désormais, d'autres vous conduiront aux lieux interdits aux chiens. » (p. 34). La description du comportement irrespectueux du maître d'hôtel indigné l'agent discursif Noir qui signe sa colère en qualifiant ce dernier d'un substantif péjoratif et vitupérant « misérable », ce pour faire sentir à son maître blanc que les heures ne sont plus les mêmes, les temps ont changé. Ce changement d'attitude de Karmis ne tarde pas de montrer la transformation de l'homme. C'est un être qui se montre digne, libre, disposant de lui-même.

Et c'est pour affirmer la disposition de sa personne qu'il se donne la témérité de faire entendre à son patron : « J'en ai assez de vous subir », et surtout se fait fort de lui traduire sa démission en ces termes : « Adieu Monsieur Wilfried ! Désormais, d'autres vous conduiront aux lieux interdits aux chiens ». A la femme de son patron qui tente de le dissuader, il affirme sans ambages : « J'ai cessé de m'échiner pour les

Blancs. » (p. 55). Ses multiples tentatives ne reçoivent, au bout du compte, que la rebuffade du Noir qui se complait dans sa décision et réaffirme avec péremption : « J'ai dit non à la servitude. » (p. 55). Les énoncés de Karmis sont les marques de la germination de l'idéologie révolutionnaire. Notamment, le substantif « adieu », les locutions verbales « en avoir assez », « cesser de » et le syntagme verbal « dire non » sont des éléments discursifs mettant en forme l'idéologie révolutionnaire. Ces éléments sont la trace d'un positionnement idéologique, celui de la révolution, de la contestation de la marginalisation des Noirs. L'idéologisation du changement se trouve ainsi prendre corps et vie. Le refus signé et résigné de Karmis de continuer à s'asservir au Blanc prend un caractère irréversible quand il est interpellé par le messenger quant à son comportement hétérodoxe et à la lisière du je-m'en-foutisme. Se devant de faire constater que Karmis déroge aux lois négrophobes qui gouvernent la cité, le messenger l'interroge pour établir sa culpabilité. Une interrogation où le Noir triomphe par sa rébellion aux lois arbitraires érigées pour annihiler l'être de couleur, comme on le lit de cet échange entre les deux personnages. A cet égard, le messenger lui pose la question : « votre tenue ! », le sujet noir lui répond : « jetée » ; il poursuit : « votre carte ! », il affirme : « déchirée » ; il enchaîne : « l'autorisation spéciale ! », il répond : « aucune » ; il continue : « le certificat hebdomadaire de santé ! », il énonce : « oublié » ; et enfin il lui demande : « vos patrons ! », il déclare : « j'ai décidé de ne plus avoir » ; sur quoi le messenger conclut : « lorsque les lois sont claires et les fautes évidentes... » (p. 58-59). Sont ainsi énumérés par le messenger les éléments requis aux Noirs pour être en conformité avec les lois racistes et échapper à la mort. Ces éléments requis sont sanctionnés par son inobservance par le sujet noir. Une inobservance qui est l'expression de la fière démonstration de Karmis de son affranchissement de la domination blanche. Les actes de révolte de Karmis, qui se matérialisent des verbes « jeter », « déchirer », « oublier », « décider de ne plus en avoir » et de l'adjectif indéfini « aucune » schématisent la matérialité de cette idéologie révolutionnaire dont Karmis se montre le porte-étendard. Empruntant les pas de Karmis, Pala se gargarise de témérité en conviant son adversaire blanc à consentir à l'affronter dans une rixe physique, ainsi qu'il lui déclare avec outrecuidance : « faites face au Lion du Zihngara, et qu'il vous livre aux mânes de tous ses morts. » (p. 75). La textualisation de la lexie « faire face » est conçue par l'instance discursive en traduction de sa volonté de faire périr le chef de file de la politique raciste, comme pour tuer le mal de la racine. Un changement d'attitude de Pala qui est le témoignage du ralliement progressif des Noirs au combat pour l'égalité raciale. Un ralliement qui fait lire la constitution de la formation idéologique antagoniste aux Blancs : la formation idéologique des révolutionnaires.

L'on retient de cette analyse que le Noir a pris conscience de l'ensevelissement de sa vie et a décidé de briser les chaînes de sa servitude. Il fait de son esclavagisation un souvenir. Le contexte du présent est regardé comme révolu. Sa servitude est regardée comme dans l'ordre du passé. Pour la rendre antérieure à lui, il a pris conscience de son drame existentiel, une conscience qui est celle de tous les Noirs, qui se mobilisent pour engager une révolution, laquelle prend corps par la révolte qu'ils engagent contre les lois arbitraires qui les assujettissent aux Blancs. Ils s'affranchissent de leur sujétion aux Blancs et affirment leur volonté d'être. Une affirmation de soi qui dessine l'horizon de la liberté.

3. La futurisation de la liberté

Tout humain est un être libre. La liberté est un droit inaliénable. Toute obstruction à la liberté d'autrui est un crime. Sans liberté, on est malheureux. C'est pour retrouver les couleurs de la vie que les Noirs mettent sur pied les stratégies de combat qui leur permettront de recouvrir la liberté. Est mis sur pied le mode opératoire de la révolution qui se sanctionne par la promesse de s'engager pour la lutte.

3.1. La mise en œuvre d'une stratégie de combat : le mode opératoire de la révolution

Concevoir un projet et le réussir commande qu'on trouve la stratégie idoine pour y parvenir. Pour mener à bien une révolution, il existe bel et bien une stratégie de combat. Une stratégie, c'est le moyen efficace par lequel on veut atteindre un but. C'est, selon Vion (195 : 1992), « des modèles de résolution de problèmes, des plans ou schémas d'action ». Les Noirs ont élaboré les moyens par lesquels ils entendent défaire les Blancs et acquérir la liberté. Ces moyens se trouvent énoncés dans les discours de Wilfried, le maître à penser de la révolution. Confiant l'entreprise de la révolution à Pala, il dira à ce dernier : « Traversez le Grand Fleuve. Apprenez patiemment aux Noirs qu'ils valent tous les hommes. La liberté est à la fois leur essence et une conquête. « La liberté ou rien ! » : que ce soit leur devise. Ils retrouveront la parole perdue. Mais organisez-les d'abord, afin qu'ils joignent toujours la puissance de l'acte à la force torrentielle du verbe. » (p. 78). Le procès « valoir » comporte une inférence présupposée qui laisse entendre que le Noir se voit dénié l'égalité au Blanc. En ce sens, le verbe « retrouver » comporte également une inférence présupposée qui fait comprendre que le Noir n'a pas voix au chapitre, ses droits et sa liberté sont violés par le Blanc. Et c'est ce recouvrement de droit et liberté qui explique le mouvement révolutionnaire qui est ainsi mis en œuvre. Le

combat pour cette liberté comporte une devise qui se signe du discours rapporté au style direct « la liberté ou rien », qui s'appréhende comme un chant pour galvaniser le moral des guerriers et garder l'esprit focalisé sur l'objectif de la lutte. Sans organisation, aucune entreprise ne peut aboutir de manière efficiente. C'est la raison de l'emploi du verbe « organiser », qui sous-entend de la discipline, de la manière à mener la révolution. Ce verbe sous-entend surtout le plan de combat, l'attribution des rôles, la disposition des troupes et leur synchronisation harmonisée pour atteindre le but visé. L'organisation permet d'entrevoir la réalisation de l'objectif à atteindre. Wilfried confie ainsi à Pala la manière dont il doit mener la lutte.

Ce qui est d'autant plus important, ce sont les armes dont il doit se munir pour mener la guerre qu'il importe d'explorer. Ces armes sont énoncées dans ce discours que Wilfried adresse à Pala : « les ténèbres ne triompheront pas. A la violence, opposez la force de la sagesse ; à la haine, la force de l'amour. Soyez généreux. » (p. 78). Le combat à mener n'est pas pour Wilfried une guerre armée, mais un combat par la violence : il est question de transformer l'âme inhumaine du Blanc en une âme humaine. Trois armes sont prescrites aux révolutionnaires pour y parvenir : la sagesse, l'amour et la générosité. On est bien loin du combat physique, mais plutôt d'un combat intellectuel qui appelle à la raison. La sagesse réside dans le comportement, dans l'usage du bon sens pour parvenir à une fin. Il s'agit de vaincre l'adversaire par des attitudes nobles, qui transigent avec le comportement mercenaire des racistes. Un autre élément qui rentre dans les moyens de guerre est l'amour. On est loin de la manière dont sont menées les révolutions, qui est le combat armé et la destruction. Pour cette surface discursive, il faut montrer de l'amour envers ses adversaires. Le combat consiste pour les Noirs à prêcher l'amour, à montrer l'amour, à raisonner le Blanc en lui manifestant l'amour. Seul l'amour émeut, seul l'amour transforme, seul l'amour convainc. Et c'est pourquoi le notaire assértera à ses collègues de lutte : « aucune entreprise humaine n'aboutit, qui ne recoure à la puissance de l'amour. Il existe d'autres moyens que la haine et la violence. » (p. 94). L'amour s'incarne comme le moyen de lutte des Noirs face aux Blancs. Il s'agit de transformer l'esprit du Blanc en celui d'amour envers le Noir, de l'amener à comprendre que les races sont égales, et donc à se traiter en égaux. Le troisième élément est la générosité. Montrer de la bonté et de la charité au Blanc est l'un des moyens pour le faire fléchir. La stratégie consiste à lui montrer de l'humanisme, à lui faire expérimenter l'amour, la bonté, la charité, pour lui faire comprendre les valeurs humaines. On assiste à une idéologisation de la révolution, à la conception de la démarche à suivre pour parvenir à l'écroulement du système raciste. Transparaît ainsi la formation idéologique adverse à la formation idéologique raciste. L'affrontement

des deux formations idéologiques se concrétise du discours révolutionnaire de la formation discursive révolutionnaire.

Instruit de la méthode de combat que lui a inculquée Wilfried, Pala s'en montre affermi et dès lors asserte à ses collègues de lutte : « Si vous êtes des miens, je le saurais un jour et vous reconnaîtrai. Je pars. Dites à Wilfried qu'avant la prochaine aurore j'aurai traversé le Grand Fleuve. Lorsque je reviendrai, le Sud tremblera, et nous verrons, de la violence ou de son contraire, lequel peut libérer et transformer le monde. » (p. 94). Si Pala entend choisir entre deux moyens de lutte, lesquels sont la violence ou son contraire, il est clair qu'il ne préconise point le combat par la violence, car elle détruit au lieu de construire. En restant dans le sillage des conseils que Wilfried lui a prodigués, il reconnaît et l'affirme subrepticement que le meilleur moyen pour transformer l'homme demeure l'amour. L'amour, l'arme à laquelle il appelle ses compagnons de combat à se ceindre pour l'accompagner dans la lutte.

Pour Wilfried, d'ailleurs, l'amour est la meilleure arme à laquelle ne résiste aucun adversaire. C'est, pour lui, la seule arme efficace pour vaincre tout adversaire, comme il l'allègue dans ce discours rapporté au style direct : « Oubliez tout jusqu'à votre honneur, nous a-t-il murmuré, accepté de me survivre. Vous êtes les prémices d'une conscience mondiale. Plus redoutable que la violence, cette force immatérielle traque le criminel et corrige l'insensé. Elle corrode toute institution hostile à la liberté. Les hommes, les races, les peuples cèderont devant elle. Voici venir le jour où l'histoire jugera d'abord les vivants. Pour qu'il en soit ainsi, acceptez de me survivre et de crier au monde le mal qui nous ronge. Le feu dont vous brûlez embrasera le Sud. » (p. 90). C'est l'amour qu'il désigne du syntagme nominal « cette force immatérielle », qui, dans le contexte, est une périphrase qui fait appréhender l'amour comme une force invisible. L'intention de l'auteur à donner une configuration figurative au vocable « amour » procède du fait qu'il veut en montrer la force invincible. C'est ce qu'il démontre en faisant voir comment l'amour anéantit tout obstacle qui s'oppose à lui, lequel est énuméré par les syntagmes nominaux : le criminel, l'insensé, toute institution hostile à la liberté, les hommes, les races et les peuples. C'est dire que rien ne résiste à l'amour. Et c'est justement parce que l'amour annihile toute force adverse que l'agent discursif le prescrit comme l'instrument de combat. L'amour est une force immatérielle, donc invisible, que personne ne peut combattre. Pour le locuteur, nul ne peut combattre l'amour, nul ne peut le vaincre, car on ne combat pas l'invisible. Le combat n'est plus, pour Wilfried, dans l'ordre de l'affrontement physique, mais de l'ordre des idées, de l'usage de l'intellect, de la parole pour convaincre. La parole devient une épée, et l'amour le

tranchant qui transperce les cœurs et les transforme. En préconisant l'amour comme le mode opératoire de la révolution, le locuteur prend la figure d'un philanthrope, et c'est cette philanthropie qu'il veut léguer à l'humanité en se voulant de passer par l'amour pour créer un monde où règnent la paix, l'harmonie et la dilection entre les hommes. Cet appel du sujet discoureur à créer un monde d'amour est la consigne qu'il prescrit aux révolutionnaires comme modalité d'engagement à la lutte.

3.2. L'engagement à la révolution : la quête de l'émergence d'un monde nouveau

La stratégie de lutte élaborée, le mode opératoire de la révolution échafaudé, il reste à montrer de la volonté à engager le combat. Une volonté que ne tarde pas à faire bombasse Pala qui déclare à ses compagnons : « Ma décision est prise depuis bientôt deux heures. La mort m'attend au coin d'une rue, au fond d'un cachot, devant un mur, sous un gibet. Elle ne m'effraie pas. Je me battrai jusqu'à mon dernier souffle pour que vive le Sud. Je ne veux être prisonnier ni d'une fortune ni d'une conception du monde. La richesse pourrit les meilleures intentions. Comment renoncer à la violence sur une terre foncièrement violente ? Comment espérer qu'une conscience, fût-elle mondiale, transformera avec des mots ceux qui ont fondé sur le conflit les rapports entre les hommes ? » (p. 93). Par la proposition « ma décision est prise bientôt deux heures », Pala marque son engagement à livrer combat pour la recouverte de la liberté noire. L'accumulation « La mort m'attend au coin d'une rue, au fond d'un cachot, devant un mur, sous un gibet » montre son impavidité à affronter l'adversaire au prix même de sa vie. Le verbe « se battre » traduit son engagement infaillible. Les deux interrogations rhétoriques en fin de propos traduisent son option faite pour la confrontation armée, si nécessaire. Et c'est bien pour cela qu'il se fait fort de déclarer énergiquement : « Je nettoierai la ville de tous les cagoullards. » (p. 77). Le verbe « nettoyer », comme le procès « battre », sont conjugués au futur simple, qui est un temps dont la visée illocutoire est l'expression d'un engagement sincère et infaillible. Searle (102 : 1972) n'allègue-t-il pas que « la caractéristique essentielle d'une promesse est qu'elle consiste, pour le locuteur, à contracter l'obligation d'accomplir un certain acte » ? Pala montre ainsi, par la flexion verbale du futur, sa détermination inexorable à mettre fin au racisme et à l'obstruction à la liberté noire.

C'est dans ce même sillage que s'inscrit Wilfried qui est résolu à donner sa vie pour que naisse un jour nouveau pour l'être de couleur. Sa détermination est à mesurer dans la construction de cet énoncé dont l'artistisation singulière dénote la ferme intention qui arme sa volonté à agir, ainsi qu'il affirme : « mon arc, mes flèches, mon carquois ! Comme nos ancêtres, je mourrai les armes à la main !

Comme nos ancêtres... » (p. 79). L'énumération « mon arc, mes flèches, mon carquois ! » décline l'artillerie de guerre et l'arme de combat. Un combat auquel il ne voudrait aucunement se soustraire, comme l'indique le procès « mourir », dont la conjugaison au futur simple traduit sa décision à s'impliquer totalement dans le mouvement de la révolution, au prix même de sa vie. D'ailleurs, son péril au champ de bataille ne lui est guère une démotivation, bien au contraire une source de galvanisation qui s'inscrit dans la lignée de l'esprit guerrier caractéristique de ses ancêtres. Et c'est par une épanadiplose « comme nos ancêtres » qu'il souligne cette âme guerrière définitoire de ses ascendants. Par le futur, il se laisse percevoir comme un homme d'action, comme celui-là qui allie l'acte et la parole. C'est ainsi que Jaubert (63 : 1990) saisit le futur, qui lui est : « le temps du visionnaire ou de l'homme d'action ». Ce qui caractérise l'engagement des révolutionnaires, c'est leur certitude quant à l'issue du combat.

3.3. L'optimisme de la victoire : la visualisation d'un monde nouveau

L'état d'esprit détermine la manière dont on envisage une réalité. Décidés à affronter les Blancs pour ravoir leur liberté, les Noirs vont à la guerre en entrevoyant l'issue du combat : leur victoire. Entrevoyant la défaite de l'ennemi et donc l'écroulement du système raciste, les Noirs entrevoient le dénouement du combat qui ne leur apparaît plus dans l'ordre de la conjecture, mais de la certitude. C'est certain qu'ils vont vaincre l'ennemi que Wilfried affirme : « le temps des chameaux s'achève. » (p. 72). Le nom animal « chameau » est une métaphore qui renvoie aux Noirs. La métaphorisation de ce lexème se veut de caractériser le quotidien de souffrance, d'endurance et de torture de l'être de couleur que le verbe « s'achever » donne à comprendre qu'il tire à sa fin. C'est ce quotidien de douleur que ce même locuteur nomme « nuit » quand il affirme : « pour eux enfin, la nuit s'achève. » (p. 78). Si le pronom tonique « eux » réfère aux Noirs, le lexème « nuit », par contre, renvoie à leur sombre existence. C'est cette vie de douleur que le locuteur regarde comme connaissant une fin. Une fin que Pala ne voit pas autrement et énonce : « le combat s'annonce rude. Vous voyez poindre le jour, je vois tomber la nuit. » (p. 78). Les lexèmes « jour » et « nuit » renvoient à la même réalité, ce sont des métaphores qui traduisent la victoire des Noirs. Le morphème « jour » est une métaphore indiquant l'avènement de la liberté des Noirs, tandis que le lexème « nuit » est une métaphore traduisant l'annihilation du système raciste.

C'est ce système raciste que Wilfried nomme « ténèbres » quand il déclare : « Les ténèbres ne triompheront pas. » (p. 78). Le lexème « ténèbres » est une métaphore qui renvoie aux tenants du système raciste qu'il présente comme une

entité lugubre, comme une force néfaste. Pour lui, la fin de sa nuisance se précise. C'est la visualisation de l'affranchissement des Noirs du joug blanc qui amènera également le notaire à déclarer : « les soleils à venir ne seront plus les mêmes. » (p. 88). Le syntagme nominal « les soleils » est une antonomase qui réfère au temps, aux années, faisant sous-entendre que les années à venir ne seront plus celles du présent, c'est-à-dire celles de l'asservissement du Noir par le Blanc. Tel est le regard des révolutionnaires quant à l'issue de la confrontation. Wilfried ne s'en distancie pas quand il affirme : « cette nuit de prodiges présage des temps nouveaux. » (p. 72). Le syntagme nominal « temps nouveaux » indique le nouveau monde, la nouvelle ère caractérisée par l'affranchissement du Noir de la servitude blanche. Ce nouveau monde où les deux races se traiteront en égaux n'apparaît plus aux yeux du notaire comme une conjecture, mais comme une réalité quand il asserte : « les temps nouveaux s'annoncent, ils sont déjà là. » (p. 88). L'adverbe de lieu « là » indique la contemporanéité de l'événement, son caractère présent. On n'est plus dans le projet, mais dans sa réalisation. Tel est le positionnement discursif de cette formation discursive qui se montre confiante quant à l'issue du combat qu'elle se prépare à mener, laquelle va se sanctionner par leur victoire : le démantèlement de la politique raciste et l'avènement d'un monde égalitaire. L'on note que c'est à travers un langage figuratif que les différents locuteurs schématisent l'avènement du nouveau monde. La figure relève de l'originalité, de l'extraordinaire, de la nouveauté ; sa discursivité indique que quelque chose d'extraordinaire se profile à l'horizon, quelque chose de nouveau éclot : la libération du Noir du joug blanc.

On retient que la volonté du Noir de s'affranchir de la servitude blanche prend acte et s'opère par la mise en œuvre d'une stratégie de combat. Affronter un ennemi et le vaincre nécessite bel et bien une stratégie de guerre. Celle-ci passe par une mise en œuvre d'un mode opératoire de la manière dont sera menée la lutte, lequel est l'amour. L'amour est, pour cette formation idéologique, l'arme de la guerre. Les Noirs ne préconisent pas un affrontement armé, comme c'est le cas dans une situation de guerre, mais l'usage de l'intellect pour convaincre le Blanc, par la raison, de la valeur de l'amour envers son prochain. Convaincus que l'amour est la seule vraie arme qui peut faire fléchir tout être de raison, les Noirs s'engagent à la révolution des mentalités et des comportements, pour amener le Blanc à aimer son semblable Noir. C'est sûr de l'issue favorable de leur entreprise, qu'ils perçoivent déjà leur victoire : leur libération de l'oppression blanche qui ne leur semble plus une conjecture, mais une réalité.

Conclusion

Ce travail portant sur le conflit racial entre Noirs et Blancs, est une mise en évidence de la dialectique maître-esclave, le maître étant le Blanc, l'esclave le Noir. Il donne à voir la tentative de brisure de la chaîne de dépendance de l'esclave face au maître, une dépendance qui est l'enchaînement de l'esclave par le maître aux servitudes de ses besoins. Cette vie vouée au service du maître aux dépens de soi, de ses droits et sa liberté hypothéqués par le maître, engendre le dépit et le courroux de l'esclave qui ne nourrit plus que la volonté de s'affranchir d'une vie absente de soi-même, régie et gouvernée par autrui qui en fait à son bon vouloir. C'est ce Noir dominé et asservi par le Blanc qui lui conteste l'égalité et la dignité, et qui se voit par ailleurs ôter la vie quand il tente de regimber contre sa maltraitance, qui songe sur son devenir. Tenu par le Blanc pour un être inférieur qui n'a ni droit, ni respect, ni liberté, le Noir est déterminé à montrer qu'il est un être et que rien ne lui fera reculer dans la conquête de sa liberté confisquée, même pas la mort. Ainsi face à l'ensevelissement de sa vie, il opte pour la révolte, qui commence par une prise de conscience à se sortir de la servitude, et à une mobilisation des consciences pour se préparer à briser le joug de la dépendance, se traduisant par leur révolte contre l'autorité de leurs maîtres Blancs. Une révolte qui est l'expression de leur ras-le-bol contre leur oppression et asservissement. Leur volonté de s'affranchir de la domination blanche se traduit en acte. Ils affrontent leurs maîtres Blancs à qui ils traduisent leur volonté de ravoir leur liberté et autonomie.

Mais la révolte n'est que le premier pas, les soubresauts qui préparent à la révolution proprement dite. Celle-ci nécessite une préparation. D'où la mise en œuvre d'une stratégie de combat, d'un mode opératoire par lequel la révolution doit se mener. La stratégie mise en œuvre pour la réunir se structure autour de l'amour, qui est l'arme de combat. On n'assiste pas à une révolution ordinaire, sous la face des affrontements meurtriers. C'est par le discours de l'amour du prochain, de l'humanisation de la race blanche, que les Noirs entendent conquérir le Blanc, lui faire céder par la raison, le bon sens. Pour les Noirs, l'amour est une force invincible, rien ne lui résiste. Pour cette formation idéologique, il est question de révolutionner les mentalités, de faire éprouver au Blanc ce qu'est l'amour, en quoi il est un bien. Ainsi, en opposant l'amour à la haine, pour montrer les dérives de cette dernière, aucune âme de raison ne saurait servir la haine à la place de l'amour : le bien suprême, le seul vrai bien. A cette cause noble, des bras se conjoignent pour donner leur souffle à ce mouvement qui vient éclairer la conscience du monde. Un monde nouveau se profile à l'horizon, des voix sont certaines de son avènement, des yeux le perçoivent. La libération du Noir du joug blanc se fait de jour en jour plus précise, plus vraie, plus réelle. Elle ne s'aperçoit plus comme une conjecture, mais une

réalité. Le dramaturge en traitant de cette thématique, a voulu, à travers son écrit, nous conscientiser sur la valeur de l'amour, nous donner l'amour comme le principe qui doit guider notre vie et nos actes. Seul l'amour unit les hommes, bâtit la société et donne du sens et de la valeur à la vie. L'amour est tout. Pour le scripteur, il ne peut avoir harmonie et paix entre les hommes que s'ils s'aiment, que si l'amour constitue le sous-bassement de leur relation, le principe de leur vie. Seul l'amour peut faire du monde un véritable village planétaire. Si « une œuvre littéraire est elle aussi un acte de langage » (Genette, 21 : 1999), c'est ce que fait Joseph NGOUÉ qui fait du langage dans son œuvre un acte d'interpellation des humains à parler un seul langage : celui de l'amour. Car seul l'amour permet ne pas regarder l'autre au rabais, mais de donner à l'humain sa considération, son respect, sa dignité. C'est l'avènement d'un discours de changement de mentalité, de la manière de voir l'autre, faire tomber les stéréotypes raciaux qui ne reposent que sur des préjugés forgés pour dénier la race noire. Il s'agit d'amener à accepter la différence, puisque nous sommes d'abord des êtres différents. C'est un discours de révolution des mentalités qui interpelle chaque conscience à valoriser l'humain, à aimer son semblable.

Références bibliographiques

- ARISTOTE, (2007), *Rhétorique*, Paris, Flammarion.
- CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique, (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil.
- DUBOIS Jean et al. (1994), *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse.
- FROMILHAGUE Catherine et SANCIER Anne, (1991), *Introduction à l'analyse stylistique*, Paris, Bordas.
- GENETTE Gérard, (1999), *Figures IV*, Paris, Éditions du Seuil.
- NGOUÉ Joseph, (1997), *La Croix du Sud*, Paris, Les classiques africains.
- GRAWITZ Madeleine, (2004), *Lexique des sciences sociales*, 8^e édition, Paris, Éditions Dalloz.
- GRAWITZ Madeleine, (2001), *Méthodes des sciences sociales*, 11^e édition, Paris, Éditions Dalloz.
- JAUBERT Anna, (1990), *La lecture pragmatique*, Paris, Hachette.

MAINGUENEAU Dominique, (1976), *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Classiques Hachette.

MOLINIÉ Georges, (2001), *La stylistique*, Paris, PUF.

MOLINIÉ Georges, (1998), *Sémiostylistique, l'effet de l'art*, Paris, PUF.

PICOCHÉ Jacqueline, (2009), *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Cedex.

POPIN Jacques, (1993), *Précis de grammaire fonctionnelle du français*, Paris, Nathan.

REBOUL Olivier, (1980), *Langage et idéologie*, Paris, Presses universitaires de France.

SARFATI Georges- Élia, (2005), *Éléments d'analyse du discours*, Paris, Armand Colin.

SEARLE John, (1972), *Les actes de langage*, Paris, Hermann.

VION Robert, (1992), *La communication verbale, analyse des interactions*, Paris, Hachette.

YAGUELLO Marina, (2003), *Le grand livre de la langue française*, Paris, Éditions du Seuil.

Bibliographie de l'auteur

TAKAM Omer est enseignant de langue, au département de français à l'Université de Buea, au Cameroun. Ses travaux portent sur la sémiostylistique, la stylistique et l'analyse du discours.